

U B A H C R I S T I N A A L I F A R A H

MADRE PICCOLA

*Roman traduit de l'italien
par François-Michel Durazzo*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

Ce livre a été traduit grâce à une aide
du Ministère italien des Affaires étrangères
et de la Coopération internationale.

*Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo
del Ministero degli Affari Esteri
e della Cooperazione Internazionale italiano.*

La couverture de *Madre piccola*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Madre piccola

© Ubah Cristina Ali Farah, 2007-2022.

© 66thand2nd, 2022.

First published by Frassinelli in 2007.

© Zulma, 2023, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Madre piccola*
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



À Giuli, nos ténacités nouées

Un homme ce n'est rien qu'un homme. Mais un fils ? Bon, alors ça, c'est quelqu'un.

TONI MORRISON, *Beloved*.

Pourtant, je me demande ce qu'il advient d'un homme ou d'une femme quand les papillons de nuit ne se cognent plus à la fenêtre de son imaginaire.

NURUDDIN FARAH, *Hier, Demain : voix et témoignages de la diaspora somalienne*.

Je dis : le réel n'est ni à la sortie ni à l'arrivée – c'est au milieu de la traversée qu'il se présente aux gens.

JOÃO GUIMARÃES ROSA, *Diadorim*.

RETOUR À MOGADISCIO

par Ubah Cristina Ali Farah

Toute écriture naît d'une interrogation, se nourrit d'une absence. Pour moi cette absence a été l'impossibilité de retourner, pendant trente et un ans, à Mogadiscio, la ville où j'avais passé mon enfance et mon adolescence. Je l'ai quittée précipitamment en janvier 1991, lorsque la guerre civile a éclaté. Je n'avais pas encore dix-huit ans et Haroun, mon premier enfant, était né quelques jours plus tôt. Bien qu'une guerre ne se déclare jamais soudainement, je me souviens qu'elle m'avait prise au dépourvu, victime de l'illusion qu'aucun endroit au monde ne peut être plus sûr que sa propre maison. J'avais accouché à l'hôpital Medina, à côté de l'aéroport, dans un moment critique, durant les premiers affrontements entre les forces gouvernementales et les milices rebelles qui cherchaient à s'emparer du pouvoir. Tandis que je me promenais sur les allées qui entouraient le pavillon réservé à la maternité, il ne cessait d'arriver des blessés, parfois grièvement, et ma douleur semblait sans importance et naturelle comparée à celle des autres. Certains me regardaient stupéfaits, déduisant de la couleur de ma peau que je devais avoir

au moins un parent européen : Que fait ici cette fille, à accoucher au milieu de cet enfer ? Ne pouvait-elle pas partir en Europe ? se demandaient-ils. J'allais et venais, feignant de les ignorer, essayant de résister aux contractions lancinantes qui précèdent l'accouchement. Peut-être par instinct de survie, peut-être parce qu'à cet âge nous nous croyons tous invincibles, le doute que l'enfant et moi ne puissions pas nous en sortir ne m'a pas effleurée un seul instant. Il n'y avait ni médecin, ni eau courante, ni électricité. La sage-femme, cependant, était une experte : avec ses manières brusques et assurées, elle m'a convaincue qu'accoucher n'était pas une grande affaire, et que ce n'était même pas risquer sa vie. Le petit est né en bonne santé, parfait, j'allais bien et j'ai passé toute la nuit éveillée, les yeux écarquillés, enchantée de ce qui me semblait être un miracle. Comment était-il possible que de mon corps soit sortie une autre créature, en chair et en os, avec tous ces doigts et ces grands yeux, juste au cours d'une nuit de bombardements ?

Le lendemain, je suis allée me réfugier chez mes parents. La guerre était imminente. Nous avions des réserves de nourriture et nous nous sommes abrités dans les étages inférieurs, plus sûrs : les murs des étages supérieurs étaient criblés de balles perdues. Mais ce dont j'avais le plus peur, c'était du silence de la nuit, quand on n'entendait plus le feu croisé et que nous étions là, figés dans l'attente. Nous savions que, profitant de l'anarchie, des guérilleros et des civils attaquaient les maisons pour les saccager, perpétrant toutes sortes

de violences contre leurs occupants. Puis un matin, nous avons compris qu'il était devenu trop dangereux de rester à la maison et décidé de nous diriger vers le siège d'une société italienne, une résidence apparemment protégée, où diverses personnes avaient été accueillies. Je suis sortie de la maison comme si je devais y revenir quelques heures plus tard, enveloppée dans un grand voile noir que ma belle-sœur m'avait rapporté en cadeau d'Arabie. Mon bébé dans mes bras était allongé sur un coussin pour nouveau-né. Un instant, l'idée que je ne pourrais peut-être pas rentrer tout de suite m'a traversé l'esprit, alors je suis montée dans ma chambre pour prendre mon dernier journal, un de ceux sur lesquels j'avais écrit chaque jour, parmi tant d'autres, avec dévotion, depuis plusieurs années. Ces trois objets, le voile, le coussin et mon journal sont demeurés les symboles de cette fracture, gardiens sacrés d'une mémoire encombrante, ligne de partage entre un avant et un après. Pendant longtemps je n'ai plus réussi à coucher mes mots sur du papier, engluée dans une sorte d'aphasie insolite chez une fille comme moi, pour qui écrire son journal intime, inventer des histoires, était une pratique quotidienne, un exercice indispensable. J'avais toujours écrit en italien, ma langue maternelle et celle de ma scolarité, alors que le monde qui m'entourait parlait une autre langue, le somali. Comment pouvais-je maintenant raconter l'horreur de cette violente séparation aux filles de mon âge, à tous ceux avec qui j'entrais en contact en Europe, des gens qui avaient connu une existence plus ou moins linéaire ?

Les mots se dérobaient, il me manquait l'alphabet nécessaire à la description de ce qui s'était passé. La mémoire d'une guerre civile est quelque chose qui vous colle à la peau comme la honte, *dagalka sokeye*, une guerre entre intimes, traduit si bien le grand écrivain Nuruddin Farah dans son roman *Exils*. Comme s'il s'agissait d'un secret à cacher : le linge sale se lave en famille, dit-on en italien.

Après sept ans d'exil entre la Hongrie et l'Italie, j'ai décidé de rendre visite à mon père. Il s'était installé aux Pays-Bas, précisément à Zeist, dans la province d'Utrecht, suivant les flux de la diaspora : de nombreux Somaliens y avaient trouvé refuge. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps, depuis qu'il s'était installé dans le Nord. La communication était sporadique, par à-coups, parfois on se parlait tous les jours, parfois le silence durait des mois. J'avais patiemment économisé l'argent du billet : à ce moment-là, voyager me paraissait un événement extraordinaire, depuis longtemps je ne prenais pas l'avion.

Le vol était prévu tôt le matin, on devait être au printemps car l'école de mon fils – qui avait maintenant sept ans, autant que la guerre civile – était fermée pour les vacances de Pâques. Après m'être préparée, j'ai habillé le petit encore à moitié endormi et, dernier geste, je me suis appuyée contre mon bureau pour mettre mes lentilles de contact. Sous le coup de l'émotion et de la précipitation, j'ai par inadvertance fait tomber la lentille gauche. Je l'ai cherchée à quatre pattes sur la moquette, le regard à moitié voilé, mais je n'avais

plus le temps, il était tard, nous devions nous dépêcher d'arriver à l'aéroport. Ma première rencontre avec la diaspora est née sous le signe de cette vision, claire d'un côté, voilée de l'autre.

La myopie, telle que la décrit Hélène Cixous dans de précieuses pages de « Savoir »¹, n'est qu'un voile entre le monde environnant et soi-même. Un voile qui gêne le regard, mais le myope fait aussi l'expérience inverse, comme si ce voile filtrait la réalité, en émoussait les contours. Comme s'il s'agissait d'une coquille, protection à l'intérieur de laquelle on est libre d'agir en ignorant le jugement extérieur.

Mon oncle, mon père et plusieurs cousins me saluaient derrière une vitre épaisse. Ils étaient venus me chercher dans une voiture qui n'était pas très grande, nous étions donc tous entassés et de la musique somalienne résonnait dans l'étroit habitacle, tandis qu'autour de nous défilaient des paysages inconnus.

Pendant plus d'une semaine, une cousine m'a reçue. Ensemble, nous avons récupéré des histoires, reconstituant nos parcours et ceux des personnes qui nous avaient été chères. Tout doucement la carte de la diaspora a commencé à se dessiner dans mon esprit, ce territoire complexe sur lequel les personnages se déplacent et portent en eux une césure, un intervalle entre l'avant et l'après, frontière et enveloppe à l'intérieur de laquelle est enfermé quelque chose de très précieux, un secret, un détail, une racine. Ces jours-là, je me suis souve-

1. Hélène Cixous, « Savoir », in *Voiles*, avec Jacques Derrida, Galilée, 1998.

nue avoir un autre nom, Ubah, Fleur, choisi pour moi par ma grand-mère paternelle qui n'arrivait pas à dire Cristina, des sons pour elle imprononçables, qui plus est un nom chrétien dans un pays musulman. Ce n'est donc pas par hasard si, au retour de ce voyage, j'ai commencé à demander à tout le monde de m'appeler Ubah, un nom auquel je suis très attachée parce qu'il me fait penser au moment où j'ai recouvré la capacité d'écrire. La rencontre avec la diaspora m'a fait redécouvrir les mots qui me manquaient, ils sont progressivement remontés à la surface. J'ai senti l'urgence de donner voix à cette fracture qui n'était pas seulement la mienne, mais que je partageais avec tous ceux que j'aimais. Je suis rentrée à Rome pleine d'histoires. J'ai commencé à les retranscrire, captivée par le besoin collectif de raconter qui m'avait envahie, par mon désir retrouvé de transmettre les récits dont chaque voix, chaque individu me faisaient don. J'ai commencé, presque possédée, à tout retranscrire, durant chaque conversation, même téléphonique : je parlais tous les soirs avec des parents et de lointains amis qui vivaient au Canada, en Angleterre, en Suède, aux Pays-Bas, en Australie et je ne sais où encore. Et ce qui nous faisait nous sentir plus proches durant ces longs appels téléphoniques, ce n'étaient pas des événements extraordinaires, mais des faits liés à l'intimité quotidienne (j'ai cuisiné ça ; j'ai donné son bain au bébé ; untel, le fils d'untel et d'unetelle s'est marié), une intimité qui avait la force émotionnelle d'annuler la distance. Les voix de la diaspora ont lentement envahi mes sens, en

chœur, s'entremêlant et se mélangeant de façon parfois vertigineuse, mais stable.

Madre piccola naît donc d'une urgence et, encore une fois, d'une interrogation : comment une femme ou un homme peuvent-ils de nouveau s'enraciner, retrouver leur centre de gravité dans un monde où ils ont perdu tout repère ? Les personnages du roman trouvent leur réponse à travers les relations. Domenica Ahado, Barni et Taguere ne racontent pas une version personnelle des événements à un public indéfini, ils se tournent plutôt à chaque fois vers un interlocuteur précis, interne au roman mais silencieux, proche de leur propre expérience ou distant. Narrer est un acte cathartique qui nous sauve de ce gouffre obscur qu'est l'oubli, nous narrons parce qu'il y a quelqu'un disposé à nous écouter ; le rapport à l'autre nous définit mutuellement.

Le titre *Madre piccola* s'inspire du mot somalien *habaryar*, tante maternelle, non de la maternité biologique – qui a tant défini mon existence et est inextricablement liée à l'exil – mais de cette façon de prendre soin d'autrui à travers les relations, de cet acte vital qui nous ancre à la terre et pour lequel nous, les femmes, sommes si douées.

De la société patriarcale dans laquelle j'ai grandi, où la poésie joue un rôle politique et civil prépondérant, j'ai voulu dans le roman conserver et réécrire avec mes mots à moi les vers de trois grands auteurs somaliens, Yamyam, Ahmed Naji et Sangub, afin d'entretenir un dialogue ouvert avec un canon littéraire différent de celui de l'italien. Les trois poèmes que j'ai

choisis agissent à leur tour comme une boussole et situent la vie des personnages dans trois moments historiques précis : les années postérieures à l'Indépendance, âge d'or dans l'histoire de la nation, puis la guerre civile et enfin la diaspora. Nous sommes comme un collier de perles qui s'est brisé, m'a un jour dit un cousin au terme d'une longue conversation téléphonique. Les perles ont toutes rebondi dans des directions différentes. *Madre piccola* représente la tentative de renfiler les perles de ce collier, de les réunir et de redécouvrir le sens de chaque histoire à travers son lien avec les autres.

Je suis retournée à Mogadiscio après une absence de trente et un ans, en janvier 2022. Par un vol à six heures du matin. Tard dans la soirée, une cousine m'avait apporté une longue robe vert foncé, un voile noir et 50 \$ dont j'aurais besoin pour le visa. Elle m'a regardée d'un air indécis : Veux-tu vraiment retourner là-bas ? J'avais peur, je dois l'admettre. Je suis restée éveillée ; à trois heures, en pleine nuit, j'ai mis la robe et le voile, puis j'ai pris un taxi pour l'aéroport. Dans l'avion, dès que j'ai vu l'océan par le hublot, j'ai été émue. La côte, progressivement, changeait de couleur, passant du rouge parsemé de végétation au blanc éclatant.

Après l'atterrissage, je me suis tout de suite rendu compte que tout était différent : le hall carrelé de l'aéroport, les écrans lumineux avec les noms des vols, les grilles d'acier au plafond. Il y a trente ans, arriver à Mogadiscio aurait été une aventure. J'ai vu des porteurs

traîner les bagages et, sur les longs comptoirs de la sécurité, le contenu de chaque valise, vidé, en désordre, au risque de se mélanger à celui des autres. Les agents contrôlaient les papiers de façon arbitraire, interrogeant, enquêtant.

Mon voile a glissé, je n'y suis plus habituée. J'ai continué à marcher maladroitement en tentant de ne pas me faire remarquer. Les femmes qui faisaient la queue pour le visa étaient vêtues de noir, intégralement, aucun visage n'était visible. Nous rentrions toutes dans notre pays, voyageant cependant avec des passeports différents, chargées d'univers et d'histoires aussi très différentes les unes des autres.

En quittant l'aéroport, je suis enfin entrée dans la ville. Chicanes en béton, check-point à chaque mètre, tranchées de sacs de sable et soldats armés jusqu'aux dents : j'avais l'impression de ne rien reconnaître. Ce n'est qu'au bout de quelques jours que j'ai réussi à parcourir un itinéraire qui m'était plus familier. Pour la première fois, je me suis éloignée de la zone verte et suis montée dans un *bajaj*, un véhicule à trois roues de couleur rouge, ouvert sur les côtés, principal moyen de transport dans les rues de Mogadiscio. Les mille voiles que je portais ont glissé hors du véhicule, secoués par le vent. Nous avons parcouru la rue principale depuis l'Arc du quatrième kilomètre jusqu'au Lido, en traversant le centre-ville. L'itinéraire était le même qu'autrefois, mais j'étais entourée de grands immeubles et d'enseignes lumineuses. Mon ancienne école, les bureaux du gouvernement, le centre historique, tout

était en ruines, mais pas les statues des héros de l'Indépendance, celles-ci avaient été reconstruites, quoique d'une manière plus proche des nouveaux codes vestimentaires.

Ce n'est que la veille de mon départ de Mogadiscio que j'ai eu le courage de revoir ma maison, celle d'où je m'étais enfuie trente et un ans plus tôt sans savoir que je ne pourrais y revenir que bien des années plus tard. Elle se trouve dans un quartier de la ville désormais sous le contrôle d'al-Shabab. Dans le jardin, où autrefois poussaient des parterres de citronniers et de papayers, il y a une chape de béton concassé. Seul notre bougainvillier continue de prospérer au-delà du mur d'enceinte. Je demande à la matriarche assise dans la cour la permission de la visiter. Les impacts de balles sont encore visibles sur les murs extérieurs. Les cadres des fenêtres, dérobés les premiers jours de la guerre, ont été remplacés par des grilles en métal et en plastique. À l'intérieur, le grand espace du salon – en fait chaque pièce – a été divisé par des murs en tôle. La maison dont je me souvenais pour sa luminosité est maintenant extrêmement sombre. Je monte les marches qui mènent à l'étage, toutes ébréchées et détruites. Je veux revoir ma chambre. Mais je ne reconnais rien. Elle est pleine de lits de camp et, à la place de ses rideaux orange – ceux que j'avais moi-même choisis – un grillage de barbelés. Je ne suis pas triste, pourtant. Les murs sont encore debout, mais ce ne sont plus ceux de mon ancienne maison. Ils abritent désormais de nouvelles mémoires, d'autres vies, des voix distinctes. Le passé ne peut s'ou-

blier, et pourtant il faut parfois voir les morts, refermer le sarcophage, ouvrir de nouvelles portes, ne pas succomber à la nostalgie et au ressentiment. Aujourd'hui, après tant d'années d'errance entre tant de pays et de langues, après avoir rencontré tant de visages et de cœurs, je pense que ma Mogadiscio ne peut continuer d'exister que dans ce premier roman, *Madre piccola*, dans une polyphonie de voix et dans les vies brisées puis reconstruites de ceux que j'aime.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Trois familles croisent leurs destins dans Madre piccola.

Celle de trois frères :

– *Tarikh, marié à une Italienne, parents de Domenica Ahado ;*

– *Fodcadde, marié à Halima, parents de Liben, Sacida, Shamsa, Mahammed et Hussein ;*

– *Sharmarke, marié à Ardo, parents de Barni qui partage tout avec sa cousine Domenica Ahado.*

Celle de Diriye Youssouf et Safiya, oncle et tante d'une fratrie :

– *Casha, l'aînée ;*

– *Taguere, d'abord marié à Shoukri, puis à Domenica Ahado ;*

– *Loul, la benjamine ;*

S'y ajoute le cousin Cabdallah, marié à Soucdi.

Enfin, celle de Sacid Saleban et de ses deux sœurs : Deqa, amie de Barni, et Shoukri, la première femme de Taguere.

PRÉLUDE — DOMENICA AHADO

Somali ban ahay, je suis somalienne, comme la moitié de moi-même qui est entière. Je suis le fil ténu, si ténu qu'il s'enfile, se tend en se prolongeant. Si ténu qu'il ne casse pas. En s'écartant, les fils enchevêtrés révèlent des nœuds, clairs, étroitement serrés, bien que distants les uns des autres, qui ne se défont pas.

De cet enchevêtrement-là, je garde la trace, et mon commencement procède de son caractère multiple.

Ce commencement, c'est Barni, tandis que nous mangeons ensemble dans la même assiette. Nous sommes assises par terre, l'une à côté de l'autre, et les garçons se moquent de mes jambes. Sur le tapis, j'ai les genoux qui se touchent, une jambe ici, une jambe là. Tes jambes *dalboley*, elles ne se cassent pas ? Si tu voyais comme elle est drôle, quand elle court, avec ses mollets qui partent à droite et à gauche.

Barni, même les garçons ont peur d'elle. Elle se lève, les attrape par le cou, les griffe, si tu voyais comme elle griffe. Et que personne ne s'avise de plaisanter ! L'assiette presque pleine se renverse et la voici, ma Barni, avec sa tache de vin en forme de cœur juste au milieu du front, qui court protester ; pas un jour ne se passe sans qu'il

faillie se battre avec ces arrogants afin de pouvoir manger. Je vais vous montrer, moi, qui est la plus forte. Une fois, j'ai essayé, je voulais être comme elle, mais des Barni, il n'y en a qu'une.

Ce commencement, c'est nous deux qui nous glissons dans la cuisine, voyons la papaye coupée en deux avec ses graines toutes rondes, et voilà : Un peu pour toi, un peu pour moi ! Après quoi nous nous précipitons dans la cour et creusons un trou profond dans le sable rouge : le lendemain nous revenons et peut-être, qui sait, quelque chose aura poussé. C'est encore Barni qui me dit courage, le jour où l'on a posé un piège pour le chat qui volait sans cesse de la viande dans le panier à provisions, et maintenant qu'on l'a pris, on lui donne tellement de coups de bâton que je n'arrive même pas à regarder. On l'a jeté dans la rue, mais il est revenu et maintenant il ne vole plus la viande, il a un œil flétri. Peut-être est-il revenu nous rappeler que Mahomet, notre prophète, aimait les chats : on raconte qu'un jour où l'un d'eux s'était endormi sur son bras, il a préféré couper la manche de son vêtement pour ne pas le réveiller.

Ce commencement, c'est Barni quand c'est mon tour de raconter une histoire ; elle me demande de choisir un de mes livres et de lui expliquer les mots italiens qu'elle ne comprend pas, alors elle traduit, comme cette fois où j'ai voulu lui lire l'histoire de la petite sirène et j'ai dit : Une femme, à moitié poisson, à moitié femme, comment on dit ? *Gabareymanyo*, a répondu Barni, c'est comme ça qu'on dit. Moi aussi,

je voudrais être une *gabareymanyo*, mais je ne sais pas nager ; une fois, j'ai voulu la rejoindre dans la mer, mais il y avait un trou, heureusement que Barni, qui est plus grande que moi, est tout de suite venue me tirer de là, mon Dieu ! Quelle peur ! J'ai encore le goût de l'eau salée.

Mon commencement semble se briser ce jour-là, au moment où Barni me peigne les cheveux pour mon départ : Comme ça, ta grand-mère verra comme tu es devenue belle ! Elle étale l'huile de coco, sépare les mèches et je dis : Barni, je ne vois rien, on dirait que j'ai un nuage noir devant les yeux. Puis je n'arrive plus à respirer et je ne sens que l'eau froide qui coule de mon front sur ma poitrine, elle a perdu connaissance, s'écrie-t-on. *Domenica, Domenica* ! Et tandis qu'on m'appelle, je revois les yeux de Barni qui me fixent de tout près. Alors, je lui dis : *Abbayo*, sœur, je ne veux plus qu'on m'appelle par ce nom qui fait rire tout le monde, et elle répond : Ne t'inquiète pas, à partir de maintenant, tu t'appelleras *Ahado*, « la première », comme le jour qui chez nous commence la semaine, le dimanche, qu'en italien on appelle *Domenica*.

Ma mère aussi s'évanouit, mais elle, c'est une grande personne. On m'appelle sur la plage : Ta mère s'est évanouie, elle s'est évanouie ! Sans doute un coup de chaleur. Moi, je cours entre les gens et la vois allongée par terre : Ne t'en fais pas, tout va bien, me dit-elle. Pendant ce temps, au bar *Le Lido*, on entend sur *Radio Mogadiscio* la voix d'un *waddani* psalmodier des vers patriotiques :

Le temps marche, les jours s'enchaînent, pense aussi aux saisons et, si tu es quelqu'un qui a vécu, dis-moi donc : qui est le Somalien ?

Barni et moi nous éloignons main dans la main, cousines au premier degré, dit-on en Italie. Mon père et le sien, Tarikh et Sharmarke, sont fils du même père. Ils sont partis en même temps, l'un pour Bardhere, l'autre pour Celbour.

Si tu sais, enseigne, si tu ne sais pas, apprends, dit le proverbe. Deux jeunes étudiants partis servir la nation. Deux ans loin de chez eux pour oublier leur qualité de chamelier, des hommes séparés de leurs proches mais unis malgré tout par des fils très solides, enchevêtrés.

Tu as été plus chanceux que moi, mais tu ne tromperas pas le Bédouin, je n'accepterai pas tes dons, ma conscience est alerte, je suis somalien.

Apprendre aux enfants à écrire leur langue, communiquer à distance dans la parole du père et de la mère, c'est ce qui nous permettra de rester fermement unis, sans que coule en nous la langue de l'Autre pour nous séparer. Apprenez notre alphabet, mes frères : *ba, ta, ja.*

À la sortie de l'école, les rues alentour deviennent blanc et bleu ciel comme nos uniformes. Chacun, avec son petit cartable, rentre à pied chez lui, moi j'attends ma tante qui est en retard. Aujourd'hui, elle est habillée à l'occidentale, avec un pantalon à pattes d'éléphant, une mode que n'aime pas ma mère, mais elle n'a pas pu lui rapporter autre chose d'Italie ; dans les magasins, on

ne vend que ça. Et puis les cheveux libres, afro, dit ma tante, quand elle se regarde dans le miroir, son peigne en fer à la main. Nous arrivons à la maison, ma tante dit : Assieds-toi ici sur les marches, je vais te faire deux tresses. Collées sur la tête comme je les aime, car on dirait qu'ainsi j'ai les cheveux longs, même s'ils sont courts. Mais où sont-ils ? Pourquoi mon père et ma mère ne sont-ils pas déjà à la maison ? Il est arrivé quelque chose, car ma tante est plus inquiète que d'habitude, et puis je l'ai entendue murmurer dans la cuisine, elle a dit quelque chose qu'elle ne veut pas que j'entende : Cette fois, Tarikh est allé trop loin. Et ensuite qu'ils ont aussi arrêté Sharmarke.

Mon oncle Sharmarke est le père de Barni, mais moi, je ne l'ai jamais vu ; on dit qu'on voit tout de suite qu'il est son père, parce qu'il a la même tache de vin en forme de cœur. Un soir, il est venu chez nous pour faire ma connaissance, apparemment il a beaucoup à faire pendant la journée, mais dommage, ce jour-là, moi je dormais.

Les voilà, ils sont arrivés : je les entends accompagnés du bruit de portes qu'on ouvre et referme, et de voix de fond. Ma mère porte ses lunettes en écaille et tient entre les mains un récipient transparent, plein de spaghettis à la sauce à la viande. Je regarde surtout mon père, il y a aussi son ami Gandhi et l'oncle Fodcadde qui ont l'air de le soutenir.

Je peux même être pauvre, ma fierté est intacte, je ne tends pas la main ; l'homme dont je suis l'ami, je ne le mets pas sur le même plan que l'ennemi, somali ban ahay.

Mon oncle Fodcadde a une voiture à lui, voilà pour-quoi. Tout le monde n'en a pas, en avoir une est presque un luxe. De temps en temps, Fodcadde nous emmène dans l'arrière-pays boire du lait de chamelle. C'est beau là-bas, le sable qui n'en finit pas et le soleil qui brûle. En revanche, à l'intérieur de la cabane, il fait frais et le lait se trouve dans de grands récipients. On le verse ; une timbale en fer-blanc pour chacun de nous, les enfants. Buvez, car les chameliers ne prennent que ça, et ça leur suffit pour devenir aussi grands et minces que vous les voyez. Le lait a un goût sucré, mais aussi un peu fort. La première fois que j'en ai bu, j'ai eu mal au ventre. D'après mon père, c'est parce que ma mère me gâte l'estomac avec ses plats sophistiqués bons pour une Italienne, c'est à cause de ça que je n'ai pas l'estomac des nomades. Je dis qu'avec le temps je m'y ferai. Au lait de chamelle, je veux dire.

Je me suis aussi habituée aux entrées et sorties de prison de mon père. Lui, il était à l'école comme d'ordinaire et il parlait de certaines choses. Puis des types sont arrivés, peut-être y avait-il un mouchard, et on lui a dit que si, une fois de plus, il ne modérait pas ses propos, on le jetterait en prison. Tarikh, mon père, a répondu qu'il enseigne ce qu'il veut, et c'est comme ça qu'on l'a arrêté. Parce qu'il dit qu'il n'est pas juste qu'il y ait des camions qui emmènent les gens à la guerre. La guerre contre l'Éthiopie. Tout le monde a peur et, dès que les recruteurs arrivent, on se cache. Une amie de ma tante raconte que son mari est à Ogaden, où il est parti se battre, et qu'elle est désespérée avec tous les

enfants qu'elle a. Parfois, ça la rassure lorsque la radio affirme qu'on a gagné la guerre, qu'on peut être tranquille. Mon père dit que ce n'est pas vrai, il n'y a qu'à voir tous les gens qui fuient. Mon père n'est plus rentré durant une longue période. En même temps que lui, son frère Sharmarke, un militaire de carrière, a été pris, comme beaucoup d'autres. Il y en a dont personne ne sait ce qu'ils sont devenus, qu'on a fusillés en secret.

Aucun homme ne peut me caresser la tête, ni me ligoter, personne ne peut me persuader, la tromperie pour moi n'est qu'un seau d'eau percé, somali ban ahay.